



PHILIPPE CARRESE

# Tango à la romaine

ROMAN

 l'aube



TANGO À LA ROMAINE

La collection *Regards croisés*  
est dirigée par Marion Hennebert

© Éditions de l'Aube, 2019  
[www.editionsdelaube.com](http://www.editionsdelaube.com)

ISBN 978-2-8159-3186-1

Philippe Carrese

# Tango à la romaine

roman

*éditions de l'aube*

## DU MÊME AUTEUR

### *Aux éditions de l'Aube*

#### *Dans la saga Belonore*

VIRTUOSO OSTINATO, 2014; l'Aube poche, 2015  
RETOUR À SAN CATELLO, 2015; l'Aube poche, 2016  
LA LÉGENDE BELONORE, 2016; l'Aube poche, 2017

ENCLAVE, l'Aube poche, 2014; Mikros, 2019  
LES VEUVES GIGOGNES, l'Aube noire poche, 2014  
TROIS JOURS D'ENGATSE, l'Aube noire poche, 2014  
UNE HISTOIRE DE L'HUMANITÉ (TOME I ET FIN), 2018

### *Chez d'autres éditeurs*

TROIS JOURS D'ENGATSE, Fleuve Noir, 1995  
GRAINE DE COURGE, Florent Massot, 1997  
TUE-LES, À CHAQUE FOIS, Fleuve Noir, 1998  
LE SUCCESSEUR, Florent Massot, 1999  
LE BAL DES CAGOLES, Fleuve Noir, 2000; rééd. L'Écailler du Sud, 2012  
FLOCOON PARADISE, Florent Massot, 2001  
CONDUITE ACCOMPAGNÉE, Fleuve Noir, 2002  
LES VEUVES GIGOGNES, Fleuve Noir, 2005  
ENCLAVE, Plon, 2009  
MARSEILLE, QUARTIERS SUD, Syros (série de 7 romans jeunesse, de 2004 à 2010)  
PLACE AUX HUILES, L'Écailler du Sud, 2007 (dessins de presse)

MAI 1967  
Zefirino

**Z**efirino Gianlupino avait un problème avec sa mère. Un gros problème.

Sa mère elle-même était un gros problème, un problème officiellement déclaré à quatre-vingt-dix-sept kilos mais qui avoisinait le quintal les lendemains de fêtes religieuses. La surcharge pondérale de Maria Gianlupino n'était pas la préoccupation majeure de Zefirino, son fils. Même si pour une hauteur sous toise d'un mètre cinquante-six, les débordements de chair de sa génitrice pouvaient se révéler handicapants. Non, la cause principale de tous les soucis de Zefirino était l'omniprésence de la matrone dans sa vie. Depuis toujours.

Zefirino n'a jamais rien su refuser à sa mère. Jamais. Leur couple faisait partie du paysage du nord-est romain. Le duo semblait tellement improbable que leur présence ne suscitait plus beaucoup de sourires moqueurs ni de railleries cyniques. Juste quelques regards atterrés, et un ou deux soupirs mal contenus. Zefirino était un fil de fer de trente-huit ans qui en paraissait cinquante-neuf. Maria était une barrique sans âge. À la base, Zefirino était un *stracciarolo*, un chiffonnier. La famille Gianlupino a toujours œuvré dans le recyclage. Le père, Galeazzo, aussi insignifiant que son fils Zefirino, avait beaucoup recyclé pour le régime fasciste pendant la

dernière guerre mais avait mal choisi sa destination finale en suivant le *Duce* dans les délires de la République de Salò. Son cadavre avait sans doute été recyclé dans les eaux du lac de Garde. Maria, la mère, était donc devenue le chef de la famille, une famille qui se résumait à elle et à son fils. Pour le plus grand malheur de ce dernier. Coincé. Asservi aux dogmes matriarcaux. Ficelé par la culpabilité, épuisé par la cohabitation.

Le fils soumis et sa mère envahissante n'ont jamais été loués pour leur discrétion. Tout le quatrième *municipio* de Rome profitait des engueulades musclées comme du langage imagé utilisé à longueur de vie par ces deux cas sociaux. C'était toujours Maria qui engueulait. Pas le contraire. Parfois, Zefirino pleurnichait. Deux ou trois fois, il s'était révolté, le temps que sa mère lui fasse les gros yeux. L'autorité naturelle maternelle avait aussitôt eu raison de ses velléités de sédition. Honteux pour des broutilles, les pommettes roses de culpabilité, Zefirino trouvait très vite le mot gentil pour apaiser le courroux de Maria. Maria transformait alors son rictus assassin en simple lippe désabusée, ce qui suffisait à remettre un peu de sérénité dans l'esprit de son fils. Puis, à la manière des chambellans de palais, elle donnait deux simples coups de canne au sol qui sonnait la fin de la récréation.

Souvent, Zefirino chantait. Il chantait fort et faux. Mais c'était pour faire plaisir à sa mère, qui adorait la musique. Surtout l'opéra. Surtout *Tosca*. Alors Maria battant la mesure avec sa béquille reprenait le *Vissi d'Arte* en chœur avec son fils. Et tout le bidonville où ils étaient installés entonnait le même morceau en canon pour les faire taire. La composition de Puccini défilait sur une mise en scène à la Wagner, et rien ne pouvait perturber les Gianlupino, même pas l'afflux des figurants, choristes excédés. Maria beuglait



dans le registre baryton, son fils couinait comme une mezzo-soprano asthmatique. Ils ne lâchaient jamais l'affaire avant le mi bémol final.

Au chapitre des nuisances sonores, une étape importante avait été franchie avec l'arrivée de Polifemo, cet accessoire miraculeux ajouté à leur panoplie de *straccivendoli* des quartiers périphériques. Et là, le challenge paraissait impossible à surpasser pour leurs concurrents chiffonniers. Polifemo ! La révolution mécanique, l'aboutissement de la modernité domestique... Trois petites roues aux pneumatiques surgonflés, un siège en skaï d'un beige suspect, une cabine à peine rouillée, un plateau arrière à ridelles et un guidon, sans parler du phare qui pointait son œil rond au centre de la tôle d'avant-poste bombée. Rien ne manquait à ce tricyclope pétaradant ! Un vrai Piaggio APE, avec son moteur deux temps et ses freinages aléatoires. Un miracle économique, une avancée sociale inespérée.

Deux ans plus tôt, Maria Gianlupino était tombée d'un autobus sur la *via* Nomentada lorsque le marchepied avait cédé sous son poids. Son inséparable béquille datait de cet incident. Elle avait attaqué la compagnie des transports qui avait fait preuve d'une célérité suspecte pour régler le problème ; la mise en danger systématique des passagers faisait partie des usages séculaires des transports en commun locaux. Avec la prime de l'assurance, Maria avait équipé son chiffonnier de fils d'un superbe triporteur Piaggio, déniché d'occasion mais qui avait fière allure. Le propriétaire précédent l'avait repeint en rose fuchsia. Il avait passé deux couches. Son phare unique au milieu de la calandre lui donnait la même gueule un brin bornée que celle du cyclope des contes antiques. D'où le petit nom de Polifemo, lancé à la cantonade par un voisin un poil plus érudit que la moyenne de la plèbe. À la base, Polyphème était le nom

du cyclope de *l'Odyssee*, celui-là même qui du fond de sa grotte avait pris les compagnons de voyage d'Ulysse pour des amuse-gueule sympathiques. Pour tous les autochtones, c'était le nom du triporteur. Point. Le sobriquet était resté dans la mémoire collective du quartier.

Polifemo faisait un bruit d'enfer, dégageait une fumée âcre d'un gris inquiétant et penchait avec obstination du côté passager. Toujours. Et c'est normal, Maria s'asseyait toujours du côté passager. Où qu'il aille, elle ne lâchait jamais son fils Zefirino, que le monde entier appelait *Dzè'*. La conduite du véhicule n'était pas manœuvre très aisée. Maria prenait toute la place sur le siège, et Zefirino devait conduire en s'affalant sur sa mère, les fesses calées dans un coin de l'habitacle. Les lois de la gravitation étant incontournables, le triporteur penchait sur la droite, tout le temps.

Chaque jour, au petit matin, l'aigre pétarade de Polifemo balisait l'emploi du temps de la communauté de Pietralata. Une haie d'honneur se formait lorsque le triporteur se présentait entre les immeubles décrépits. Les badauds, les désœuvrés, les gamins, les vieux, les mères de famille en route pour l'école, les responsables communistes en route vers la *Casa del Popolo* et les prolétaires en route pour leur baigne industriel, tous se figeaient pour profiter du spectacle. *Dzè'*, sa mère et son triporteur arrivaient, le rituel était immuable. Tous les autochtones se mettaient au garde-à-vous. Le triporteur se frayait un passage dans ce couloir improvisé. Zefirino enfonçait la tête dans les épaules, gêné. Maria bombait le torse, fière. Ce qui avait pour effet immédiat de déséquilibrer un peu plus le frêle véhicule et de faire plier l'amortisseur à en frotter le pneu arrière droit. Zefirino accélérât. Une tradition bien établie voulait qu'une fois le dernier indigène de la file dépassé, celui-ci criât :

« *Salve, Polifemo ! E buongiorno Pisa !* »

Ce qui pourrait se traduire par : « Salut à toi, Polifemo ! Et donne notre bonjour à Pise. » Ce à quoi l'officiant du jour rajoutait en ricanant que là-bas, à Pise, ils avaient des parkings spécialisés pour ce problème de truc qui penche. Et ce à quoi Maria répondait, en s'agrippant à la portière et en brandissant sa béquille :

« *Andate a fanculo ! Tutti voi !* Allez tous vous faire mettre ! »

Suivi d'une nouvelle invective, par principe :

«... *Comunisti di merda !* Communistes de merde ! »

Ni elle ni son fils ne portaient les adeptes du marxisme triomphant dans leur cœur. La brève altercation quotidienne prenait fin aussitôt. Hors de question de faire basculer le triporteur. Une fois son centre de gravité à peu près retrouvé, Polifemo s'éloignait dans un nuage d'huile et de poussière. Tout le quartier rigolait. Zefirino rougissait jusqu'à la pointe de ses oreilles, ravalant sa honte, maudissant sa mère et sa situation intenable de fils unique résigné. Maria râlait pendant les cinq minutes suivantes. Son sujet rémanent portait sur les communistes en général, contre lesquels elle avait un catalogue de griefs bien rempli.

Zefirino, chaperonné par sa mère, arpentait les banlieues du Lazio depuis toujours. Cartons, papiers, chiffons, bidons vides, détritrus métalliques, tout était bon. Ces trésors inestimables les attendaient : il suffisait de courber l'échine et de les ramasser. *Dzè'* courbait l'échine et ramassait. Maria se contentait de grommeler en guise de soutien psychologique à son fils. Avec l'arrivée de Polifemo, la carriole historique avait été remise. Le triporteur motorisé permettait de transporter des charges plus lourdes, plus loin, et surtout de partir explorer les poubelles des sept collines de Rome. Les Gianlupino prospéraient. Le changement d'activité n'a donc pas tardé à s'imposer. Les fripes revendues aux papeteries

et la ferraille négociée à des prix toujours plus bas n'étaient plus la panacée du commerce, alors qu'il y avait un avenir certain dans la bestiole.

L'occasion leur avait été donnée de récupérer un cocker noir échappé d'une boutique. Le malheureux clébard en panique aurait bien pu passer sous les roues du triporteur si Maria n'avait pas beuglé à son fils de faire attention. Zefirino s'était arrêté à temps. Il avait pris la pauvre bête terrorisée dans ses bras pour la ramener dans l'échoppe d'où elle était sortie et la restituer à son propriétaire, à coup sûr mort d'angoisse. Un grand sourire avait accueilli *Dzè'* le sauveteur. Le fourreur était trop content de récupérer le chien qui pourrait lui fournir un col et un bonnet en véritable peau d'astrakan. Le cocker semblait moins content.

Les activités professionnelles de Zefirino ont alors évolué vers un commerce plus lucratif. L'approvisionnement du fourreur en quadrupèdes divers semblait pérenne : les animaux errants ne manquaient pas, les autres non plus d'ailleurs. L'artisan payait bien, et en espèces sonnantes. Les chiens, les chats, de race ou pas, et même certains rongeurs, faisaient l'affaire. Comme ces ragondins qu'on trouvait au bord des ruisseaux près de Priverno. Mais la chasse aux myopotames, puisque c'était l'appellation savante qu'utilisait le fourreur, est un sport délicat. Acrobatique et précis. Trop précis. Le myopotame est fourbe. Il est surtout furtif, trop prompt à se faufiler entre les roseaux des marais. Et Zefirino n'était pas un véloce. Bon, il y avait les rats. Mais les rats convenaient mal à la confection, même si ceux qui peuplaient les *borgate* autour de Rome étaient plus gros que des lapins et implantés en quantité dans les dédales de tous les bidonvilles. Oubliés les rats, les myopotames et les cochons d'Inde, Zefirino et sa mère s'étaient donc

concentrés sur les chiens et les chats. Mais surtout sur les chiens. Les chats ont des griffes rétractiles, les chiens font juste preuve de mauvaise volonté lorsqu'on les coince.

Les Gianlupino essayaient autant que possible de ramener les animaux vivants. Les chasseurs de scalp engrangeaient une somme dix fois plus élevée lorsque la bestiole était livrée encore fringante, plutôt qu'abandonnée à l'état de cadavre format serpillière sur la banque de l'atelier. Comme il fallait contenir les proies une fois attrapées, Zefrino a très vite bricolé un grillage en guise de chapeau pour le plateau de son triporteur. La chasse était impitoyable. Ni la mère ni le fils ne faisait preuve de la moindre compassion. Les chiens s'entassaient dans la remorque, bâtards ou non. Après quelques hurlements à la mort et deux aboiements sans conviction, ils se résignaient à parcourir une dernière fois les ruelles romaines, la truffe à l'air, vers un sombre destin. Zefrino était appliqué à la tâche. Accompagné par son nuage nauséabond, Polifemo pétaradait sur les deux rives du Tibre, de Trastevere au Colisée. Après une période d'essai concluante, Maria s'est attribué le poste des relations commerciales pour leur petite entreprise. Très vite, ils ont trouvé à livrer un laboratoire en manque de matériel vivant. Les commanditaires restaient discrets sur l'usage fait des livraisons quotidiennes de la famille Gianlupino. Les progrès de la cosmétique valaient bien quelques sacrifices. Maria avait songé à récupérer les peaux des bestioles exterminées pour faire coup double chez le fourreur, mais cette négociation-là avait tourné court. Tant pis. Les expérimentateurs n'étaient pas regardants. Même quelques souris à peu près valides faisaient l'affaire, les jours où les Gianlupino revenaient bredouilles. L'avenir s'annonçait prospère, au grand dam de la cause animale. Jusqu'à ce matin de mai, un épisode de chasse pourtant identique à tous les précédents.

Le triporteur s'était aventuré sur le chemin de halage qui longe le Tibre, en contrebas de Longotevere. Quatre minutes plus tôt, Maria avait repéré quelques chats errants qui batifolaient devant le palais de justice, sur les trottoirs de la *via dei Bresciani*. Elle avait forcé son fils à engager une poursuite avec ces cibles alertes. Zefirino avait hésité ; conduire les trois roues bringuebalantes de Polifemo sur des voies aussi dangereuses que les berges du fleuve lui paraissait un exercice trop périlleux. Maria avait menacé de prendre elle-même le guidon de Polifemo. Son fils s'était exécuté, lassé des absurdités proférées par sa mère à longueur de temps. Il s'était retrouvé à foncer sur la rive gauche, traçant une meute de chats deux fois plus véloces que lui. Polifemo zigzaguait, les roues arrière dérapaient, Maria s'agrippait à la cabine. Après quelques hoquets mécaniques, Zefirino a stoppé son engin à la trajectoire incertaine. Maria s'est énervée :

« *Allora ?* Alors ?

— Alors on les a perdus.

— Mais non ! *Guarda, Dzè' !* Regarde, *Zé' !* Ils sont tous là. »

Les chats avaient trouvé refuge sous le pont Giuseppe Mazzini. Ils étaient partis se percher entre les pierres sous le tablier, hors de portée. Maria a plongé un regard plein de reproche dans les yeux de son fils :

« *Allora ? Dzè' ?*

— *Allora !* Alors c'est bon, j'y vais. »

Zefirino est descendu du triporteur, armé de son fouet en cuir à nœud coulant et de son époussette. Ces outils étaient indispensables pour capturer les animaux sans prendre le risque de se faire crever un œil ou arracher un doigt. C'était le même cérémonial pour chaque bestiole. Le fils soupirait, faisait le dos rond, prenait sur lui pour ne pas proférer un

ou deux jurons, puis se tournait pour offrir un pâle sourire à sa mère. Résigné, il s'éjectait du triporteur et partait courser ses proies pendant que la mère attendait, avachie sur le siège, ravie de profiter de toute la place sur cette banquette défoncée. Le temps de la traque, Maria fredonnait quelque mélodie de Puccini puisée au hasard dans sa mémoire. Ce jour-là, elle a massacré *E lucevan le stelle*. Logique. Leur triporteur était passé au pied du château Saint-Ange quelques minutes plus tôt.

Zefirino a fait quelques pas dans l'ombre du pont, les yeux rivés vers la voûte. La tribu des chats le narguait, pas effrayée pour trois lires. C'est là qu'il a buté dans un obstacle inattendu. Un vieux cartable traînait au sol, oublié. Le coup de pied impromptu aurait bien pu l'envoyer valser dans les eaux troubles du Tibre ; l'objet s'est arrêté à quelques centimètres d'un plongeon définitif. Le cartable avait boulé, mais le fermoir tenait bon. À son allure bombée, Zefirino a vite compris qu'il n'était pas vide. C'était un porte-documents comme en possèdent souvent les notaires ou les professeurs, une sacoche à rabat, sans doute pleine à en juger par son poids conséquent et sa forme rebondie. Zefirino a hésité à l'ouvrir. C'était un bel objet, en cuir marron, à l'allure patinée. Mais satisfaire sa curiosité sans en faire part à sa matrone était une hypothèse inenvisageable. Il a refait les quelques pas qui le séparaient de son triporteur.

« *Mamma ?*

— Quoi encore ?

— Regarde ! J'ai trouvé ça. »

Maria a ouvert sa portière pour s'emparer du cartable. Le poids de l'objet lui a tiré un sourire. La journée s'annonçait sous des auspices favorables, ils venaient de trouver un trésor. Sa béquille posée sur le siège, ses mains grasses ont parcouru le cuir, palpant cette découverte inattendue avec un

enthousiasme que son fils ne lui décelait que très rarement. La vérité, c'est qu'elle jubilait. Qui avait pu oublier une telle merveille dans un lieu aussi incongru, au bord du fleuve ? Un voyou traqué lâchant son larcin pour ne pas se faire prendre ? Une livraison de lingots mal négociée ? Un butin inavouable envoyé par-dessus bord à l'arrivée des *carabinieri* et échoué sous le pont ?

« Va attraper les chats plutôt que de me bader comme un crétin !

— Je voulais juste savoir ce qu'il y a dedans.

— Toi, tu chopes les chats, pendant que moi je regarde ce que c'est. Ne t'inquiète pas, je vais pas partir avec.

— Bien sûr.

— Qu'est-ce que je viens de dire, *Dzè'* ?

— Bon... Je reviens.

— Ah ! Tu reviens, mon pauvre *Dzè'* ? Bien sûr que "tu reviens" ! Où veux-tu partir ? »

Zefirino s'est dirigé vers le pont en courbant l'échine. Il était content pour sa mère : c'était un peu comme un cadeau qu'il lui aurait fait, une surprise. Mais en même temps, Zefirino enrageait. Cette femme cruelle n'avait donc aucune considération pour lui ? Mais comme à chaque saillie de la matrone, il s'est raisonné et a calmé sa révolte. Si c'était un trésor oublié, comme il le supputait et comme elle l'espérait, terminé la chasse aux quadrupèdes dans les bas-fonds de la ville ! Bien, une fois de plus, il devrait partager avec elle. Ou plutôt, c'est elle qui redistribuerait les dividendes. Comme d'habitude. Zefirino a haussé les épaules. Autant se concentrer sur sa chasse ; il aurait bien le temps de découvrir quelle serait sa part du gâteau. Maigre. Comme d'habitude.

Maria a bataillé avec le fermoir. Il était coincé. Sans doute la chute du haut du pont Mazzini n'avait pas arrangé les choses. Après quelques secondes fastidieuses,



## TANGO À LA ROMAINE

un cliquetis s'est fait entendre. Maria a esquissé un sourire satisfait. Elle a ouvert le rabat en cuir pour découvrir le contenu. Un morceau de métal brillait au milieu de papiers froissés. Maria a laissé échapper un rire sonnante qui est parti trébucher sous le pont. Zefirino s'est retourné, étonné. Et heureux. Il n'avait plus entendu rire sa mère depuis des années. C'était un jour de chance. Sa mère a repris le grand air de la *Tosca* avec brio, euphorique. Zefirino a regardé son triporteur avec émotion. Le pauvre Polifemo désormais obsolète serait bientôt remplacé par une vraie voiture, un cabriolet avec quatre roues et une peinture moins vulgaire que ce rose fuchsia hideux. Maria a ouvert grand le cartable. La bombe était réglée sur neuf heures trente-deux. Il était neuf heures trente-deux.



## Pietrino

**P**ietrino Belonore a un problème avec ses émotions. Un gros problème.

Ce n'est pas le seul problème qui bouleverse le jeune homme assis sur un banc de l'église Sant'Andrea della Valle. Quelques rayons d'un soleil déjà haut rehaussent les teintes des vitraux. Une circulation incohérente agite le *corso* Vittorio Emanuele II. Les sons étouffés de klaxons et de quelques sirènes en panique troublent le calme de cette nef aux dimensions gigantesques, l'humeur romaine du jour est à l'affolement.

Les yeux rivés sur la fresque de la coupole, Pietrino serre les dents. Les larmes ne sont pas loin, mais il parvient à se contenir. Une heure plus tôt, il a croisé le regard d'une madone. Ces yeux d'un bleu virginal restent gravés dans sa tête depuis. Le regard de cette créature fantasmatique était du même azur que le pourtour de la coupole qui le domine. Le peintre Domenichino avait utilisé la même couleur irréelle pour le manteau du saint André, dans la scène surannée figée au centre de la voûte pile au-dessus de lui. Pietrino est bouleversé. Un choc, un traumatisme. Pietrino a perdu pied, un très court instant. Pietrino a douté. Et Pietrino a échoué. Si près du but. Il n'a pas été capable d'aller au bout. Il n'a simplement pas pu. À cause d'une fille croisée dans la *via* Giulia, une icône qu'il aurait pu ignorer. Il aurait dû l'ignorer.

Le groupe quittait le lycée Virgilio, une vingtaine de jeunes étudiantes sagement vêtues en route vers une visite muséale, accompagnées par deux femmes plus âgées, à la mine austère. Pietrino sortait de la petite traverse de Sant'Aurea d'un pas alerte. La procession informelle des lycéennes a accroché son attention. Leurs regards se sont croisés. Un frisson a parcouru son dos. Un coup de foudre, c'était donc ça ? Pietrino n'aurait jamais imaginé pouvoir être victime d'un tel égarement. Lui, le jeune homme taciturne, discret, lui qui se défendait de faire état du moindre sentiment, qui s'était donné comme règle de ne rien montrer, jamais. Pour lui, jusqu'à cette minute, la notion même d'amour était une astuce facile pour romans-photos, la réserve émotionnelle sans surprise des opérettes, la sérénade mièvre des gamines inexpérimentées, le fonds de roulement des discussions entre femmes au foyer désabusées.

Une jeune madone lui a souri avant de disparaître, entraînée par ses camarades. Elle a laissé Pietrino statufié. Il ne comprenait pas. Sa respiration s'est figée, une chaleur incohérente a rougi son front, ses tempes battaient la chamade. Ses jambes en tremblent encore. Il aurait dû fuir à ce moment précis. Son départ précipité était d'ailleurs prévu dans un protocole mis en place de longue date. Le moment était fondateur. Sa présence dans la *via* Giulia était déterminante. Ce projet représentait l'aboutissement d'années de réflexion, la réalisation de son plus profond dessein. Mais non. Pris de remords, il a tourné les talons. La chronologie reste floue. Il essaie de remettre les événements dans un ordre cohérent sans y arriver vraiment.

Parce que Pietrino a maintenant un problème avec ses pairs. Un gros problème, là aussi. Il se revoit courir, paniquer, bousculer quelques passants. Il se remémore ce triporteur grotesque à la trajectoire incertaine qui aurait pu le renverser

au débouché du *vicolo della Scimia*. Quelques images confuses du Tibre déroulant ses flots sous le pont Mazzini bousculent la logique de son itinéraire brouillon. Il se revoit aussi franchir les ruelles autour du palais Farnese, déboucher sur Campo dei Fiori, essoufflé, à la recherche des filles du lycée Virgilio. Mais rien n'est vraiment clair. Un grondement a secoué le quartier, il l'a bien entendu. Il se voit traverser à contresens une grappe de curieux qui rejoint les quais du Tibre, sans pouvoir retracer son cheminement. Il ne garde qu'un souvenir précis, cette glissade burlesque sur le parvis de Sant'Andrea della Valle. Pietrino se précipitait vers l'obscurité apaisante de ses travées, sa cheville reste douloureuse. Son échec est sa seule certitude. Le remords l'a envahi, les contradictions se bousculent dans sa tête. Si c'en était vraiment un, ce coup de foudre était irrationnel, absurde.

« Belonore ? »

La voix est douce, mais ferme, la tessiture grave. Pietrino s'est redressé, s'est calé contre le dossier. Il n'a même pas détourné son regard pour dévisager le nouveau venu installé sur le banc derrière lui. L'homme est penché vers son oreille : l'intimité de la confession est nécessaire. Pietrino sent le souffle dans son cou. Cette voix, cette odeur diffuse de cannelle, cette façon si particulière de rouler les « r ». Pietrino sait parfaitement qui est son interlocuteur. Il ne s'attendait pas à le retrouver. Surtout aussi tôt. Pietrino, la gorge serrée, réussit à mal articuler :

« J'ai tout raté, Fabio. Tout.

— Je sais. Le quartier est en ébullition.

— Je n'ai pas été à la hauteur, Fabio.

— Non. »

Une sirène plus stridente que les précédentes résonne dans la nef, quelques klaxons agacés lui répondent. Fabio attend la fin de la réverbération du chaos extérieur :

« Il y a loin de l'idéologie à l'action. C'était courageux de te proposer. Tu maîtrises parfaitement la dialectique. Mais tu n'as pas l'étoffe. Tu es sans doute un bon théoricien, Pietrino. Mais tu n'es pas fait pour le terrain. Je le savais. »

L'homme parle posément, abusant de silences interminables après chacune de ses ponctuations. Chaque pause paraît une éternité, comme à l'écoute d'une sentence attendue qui ne tombe jamais. Pietrino plonge la tête dans ses mains :

« Je suis désolé, Fabio. »

Le confesseur s'est reculé, laissant une distance stratégique. Pietrino s'est enfin retourné. Son mentor affiche une mine sombre. Une mèche mal gominée retombe sur son front haut. Le costume noir de Fabio se fond dans l'obscurité de l'église. Seuls ses cheveux aux reflets argentés découpent sa silhouette. Le quinquagénaire semble furieux. Il l'est vraiment. Pietrino n'a pas réussi à soutenir le regard de son précepteur plus de trois secondes. Il a replongé son attention sur la représentation grandiloquente de saint André encombré de sa croix qui tapisse le fond de l'abside, la seule image précise à laquelle il peut se raccrocher. Le martyr du saint patron des lieux entouré d'angelots aux abois apparaît comme une illustration prémonitoire de son propre avenir.

« Je t'ai déçu, n'est-ce pas ?

— Oui, Pietrino.

— Je vous ai tous déçus. »

Fabio a repris sa posture de confesseur. Il s'est à nouveau penché vers le cou du jeune homme, sa voix n'est qu'un souffle.

« Moi, je m'y attendais. Par contre, pour les camarades, la chute va être rude.

— Laissez-moi une chance ! Je peux recommencer. »

Fabio étouffe un ricanement.

« Non, tu ne peux pas, Pietrino. Planque-toi, maintenant. Fais-toi discret. Retourne à ton travail, et surtout reste vigilant sur tout ce que tu peux dire ou faire. Nous te recontacterons. »

Fabio s'est levé, a quitté la travée. Ses pas claquent sur le marbre du transept. Pietrino, effondré, retient son souffle. Un gouffre s'ouvre devant ses pieds, sa vie n'a plus de sens. Le cauchemar déroule sa logique. Mais un détail dans l'enchaînement des événements le perturbe. Fabio s'apprête à rejoindre le parvis lorsque Pietrino porte la voix :

« Comment as-tu su que j'étais ici ? »

L'écho de sa phrase l'a surpris : il a crié. Fabio, sur la défensive, scrute les allées de l'immense église. Elle est déserte. Pas une bigote en compétition de rosaire, pas un désespéré en crise de pénitence, pas même un curé à l'affût d'une confession. Fabio revient vers Pietrino, assez proche pour ne pas avoir à hausser le ton.

« Je savais que tu étais ici parce que nous t'avons suivi.

— Suivi ? Depuis quand ?

— Depuis quand ? Mais tout le temps, Pietrino. Depuis hier. Depuis une semaine. Depuis que tu t'es porté volontaire, depuis que le groupe t'a désigné. »

Pietrino n'en revient pas.

« Je t'ai à l'œil depuis le début, depuis le premier jour. Nous ne t'avons pas lâché depuis ce matin, nous t'avons vu à l'œuvre. Et rien de ce que nous avons vu ne m'a surpris. Ton attitude n'a fait que confirmer tous mes doutes.

— Vous ne m'avez jamais fait confiance ?

— En quoi j'ai eu raison, non ? Maintenant, je vais sortir, Pietrino. Reste encore dix minutes dans ce mausolée grandiloquent avant de partir. Personne ne doit nous voir ensemble. Nous te recontacterons, je te l'ai dit. »

Les pas ont résonné, la porte a grincé. Pietrino a attendu quelques secondes avant de se redresser pour aller dévisager ce pauvre saint André empêtré dans sa potence. La confrontation avec Fabio lui aurait presque fait oublier le visage de cette mystérieuse princesse qui lui avait souri comme dans un rêve. Il doit la revoir. Absolument. Il doit comprendre.

Le juge Fabio La Rocca a franchi le parvis de Sant'Andrea dalle Valle d'un pas alerte. Il aurait pu s'étaler comme Pietrino à son arrivée, mais il a su éviter la flaque grasse qui stagne devant le portillon. Une décapotable bleue l'attendait, garée deux roues sur le trottoir. Les deux hommes n'ont pas échangé un mot, l'Alfa Romeo a disparu à vive allure dans la circulation, en direction de la *piazza Venezia*.



## Polifemo

**Z**efirino Gianlupino a un problème avec sa mère. Un gros problème. Plus personne ne retrouve sa tête, ni une de ses jambes. Zefirino a aussi un problème avec Polifemo. Les pièces du triporteur sont dispersées sur plus de trois cents mètres à la ronde.

L'explosion a secoué le quartier. Après un saut périlleux presque élégant qui a éjecté Maria Gianlupino, ou ce qu'il en restait, la structure métallique du petit véhicule a terminé son agonie dans le fleuve. Les vitres des immeubles de Longotevere dei Tebaldi gisent éparpillées sur les trottoirs. Deux platanes ont connu un gros coup de chaud, leur feuillage a pris une sévère avance sur les saisons à venir. Une béquille joue les mobiles façon Calder, pendue à une branche déplumée. La rive gauche du Tibre vit un moment de chaos. Les riverains sont tous là, regroupés contre la rambarde qui surplombe l'étroit chemin de halage sans comprendre ce qui a pu causer ce désastre. Alertés par la déflagration, quelques curieux ont rejoint les autochtones. Tous sont au spectacle, accoudés au balcon d'un théâtre improvisé qui déroule sa scène vingt mètres en contrebas. Une dizaine de seconds rôles s'agitent autour de la vedette du jour, qui n'en demandait pas tant.

Zefirino est sonné. Il a une plaie au front, quelques acouphènes horripilants et une diction hésitante. L'onde de choc

l'a mis à terre. C'est un miracle qu'il en soit sorti aussi peu abîmé. Les *carabinieri* sont arrivés très vite, accompagnés des premiers secours. Une dizaine d'hommes en uniforme s'affairent sur la berge étroite à rassembler les rares morceaux identifiables du puzzle. Le constat est clair, personne ne peut plus rien pour la mère du chiffonnier. Des morceaux de chair constellent le quai. Un bras encore dodu semble indiquer la direction à suivre pour rejoindre Trastevere, sur l'autre rive. L'essentiel du tronc gît à quelques pas du pont Mazzini. Une jambe manque à l'inventaire. Les chats n'attendent qu'une accalmie dans le bordel ambiant pour venir ponctionner leur repas du jour : la perspective est copieuse.

Les enquêteurs tentent de récupérer quelques indices, sans illusion. Alors que les hommes de l'art thésaurisent les boulons et les miettes de pare-brise, un vice-brigadier ventripotent et son stagiaire, un première classe prénommé *Ciro*, s'affairent à noter sur leurs carnets les explications ampoulées de *Zefirino*. Dès le départ, la conversation était vouée à l'échec mais il fallait bien respecter le protocole. Le brigadier a voulu tenter un interrogatoire. Malgré la débâcle annoncée de cette confrontation, il a considéré l'exercice comme une expérience sociologique intéressante pour son stagiaire. Effectivement. *Ciro* s'est retrouvé condamné à transcrire toutes les réponses sur son calepin, son supérieur hiérarchique se contentant de gribouiller des traits verticaux et horizontaux qui coupent des cercles mal dessinés sur le dos de son propre bloc-notes.

*Zefirino* scrute avec tristesse une moitié de pneu calciné. Il l'avait ramassé sur le sol noirci : le brigadier le lui a emprunté pour l'observer quelques secondes avant de le lui rendre, comme on se débarrasse d'un talisman maléfique.

« C'était votre véhicule ?

— Polifemo ! Mon Polifemo !

## TANGO À LA ROMAINE

— C'était la marque ?

— Non, c'était son petit nom.

— Son petit nom ? Le petit nom de qui ?

— Le petit nom de mon véhicule. Polifemo ! »

Le stagiaire maintient son crayon en l'air, prêt à fondre sur la page vierge de son rapport :

« Je note "Polifemo", brigadier ?

— Note "Polifemo", Ciro ! Note bien sur le carnet.

— Po-li-fe-mo. »

Face au désarroi du chiffonnier, le brigadier s'est transfiguré en mode avenant. La tactique est simple : un interlocuteur pantelant ? Un rictus compassionnel ! C'est une des recettes suggérées dans le manuel distribué aux enquêteurs de terrain.

« *Allora ?* Et alors ? »

Alors Zefirino est désespéré, au bord des larmes. Depuis le début de la conversation, le chiffonnier bat des bras sans cesse, comme ces poulets de basse-cour qui n'arrivent jamais à s'envoler. Il soliloque les deux mêmes phrases, en boucle.

« *Ora è tutto finito !* Tout est terminé ! »

Le chiffonnier postillonne dru à chaque consonne trop rugueuse.

« ... È *una maledizione !* C'est une malédiction ! »

Ciro a du mal à suivre, pas très à l'aise dans sa graphie à main levée.

« "*Una maledizione*" ? Je dois noter pour la malédiction ?

— Pas la peine, Ciro... Pas la peine. Sinon, le tas, là-bas ? »

Zefirino se tourne vers le pont, décontenancé par la fausse bonhomie et le vocabulaire approximatif de l'enquêteur.

« Quel tas ?

— *No, cioè ! Ma voglio dire...* Non, c'est pas ça que je veux dire ! Pas le tas. Le corps allongé là-bas ? C'est votre mère, c'est bien ça ?

— Bien sûr !

— Vous la reconnaissez ?

— Bien sûr !

— Même sans la tête ?

— Ma mère, je la reconnaîtrais sans la tête ! Sans les jambes ! Sans les bras !

— Sans les bras ?

— Bien sûr ! Vous voyez celui-là, là ? »

Le brigadier et son stagiaire voient bien celui-là, là. Et c'est bien un bras. La pièce de bidoche est venue s'échouer contre un bollard rouillé. Le morceau sanguinolent est prolongé par une main grassouillette, encore agrippée à la poignée du cartable. Zefirino vire péremptoire, enflammé par un lyrisme incongru :

« Ça, c'est ma mère ! Même s'il était resté qu'un seul orteil, je l'aurais reconnue ! Même un seul ongle !

— Même un seul ongle ?

— Même s'il n'était rien resté, je l'aurais reconnue ! »

S'ensuit un silence religieux, habité d'un respect cérémoniel. Profonde admiration du corps tout entier des *carabinieri* romains après cette magistrale leçon de probité. Ils n'applaudissent pas, le moment n'est pas opportun. Mais le rictus du brigadier jusque-là ambigu se transforme en sourire franc :

« *Salve, Zefirino !* Grâce à Dieu, Zefirino ! Vous êtes un bon fils. »

Le *kyrie* de la *Messa di gloria* de Puccini est venu résonner dans le crâne de Zefirino, tout droit sorti de sa mémoire. C'est un moment de grâce. Le stagiaire a noté sur ses feuilles que Zefirino était un bon fils, le brigadier approuve. Pour la première fois de sa vie, Zefirino dispose d'un auditoire captif. Le chiffonnier est mûr pour déballer plus de quarante années de frustrations, prêt à raconter par le menu toute

une existence d'aliénation aux codes pervers du matriarcat méditerranéen. Il se lance, exalté :

« Ma mère, elle passe dans une rue, je suis capable de la déceler une heure après ! »

Le brigadier grimace en montrant le cadavre mutilé :

« Si c'est bien votre mère qui est échouée là-bas, il va falloir vous faire une raison. Elle aura du mal à passer dans les rues, désormais. »

La magie n'aura pas duré. Zefirino met plusieurs longues secondes à revenir à la réalité. Oubliés Puccini et les angelots de sa messe de gloire ! Il réalise enfin l'irréversibilité de la situation. Il secoue la tête, commence à trembler.

« *Mamma ! Dio mio !* J'étais avec elle dans Polifemo, une minute avant l'explosion. Et puis j'ai trouvé le cartable.

— Quel cartable ?

— Le cartable sous le pont. Je l'ai donné à ma mère. J'ai jamais rien pu cacher à ma mère. C'était un beau cartable, un peu usé.

— Nom ?

— Nom de quoi ? Du cartable ?

— Nom et prénom de votre mère ?

— Gianlupino... Maria Felicita Scolastica Immacolata Gianlupino. »

Le stagiaire scribe tire la langue, le papier de son carnet frise la déchirure épistolaire. Le brigadier est pris de pitié.

« *Ciro !* Tu notes juste "Maria", ça suffira. »

Le première classe note : MARIA. Cet interrogatoire devient pénible, il est temps de conclure :

« Née ?

— À Vermicino !

— Non, je vous demande son nom de jeune fille.

— Ma mère, elle a jamais été jeune fille. C'est impossible.

Si vous l'aviez connue comme moi...

— D'accord, Zefirino ! On va oublier le nom de jeune fille. Vous faisiez quoi avec votre mère ?

— On est venus pour les chats.

— Quels chats ?

— Les chats sous le pont. Mais ils ont été trop rapides.

— Vous cherchiez des chats ? Vous êtes chiffonnier ou taxidermiste ? Et c'est quoi, cette histoire de cartable ?

— Une vieille sacoche. C'est ça qui a explosé quand maman l'a ouverte. Maintenant il ne reste plus rien. Ni du cartable, ni de maman. »

Le brigadier a lorgné vers le tronc sans tête étalé sur le chemin de halage. Un chat plus téméraire que ses condisciples s'approchait, prêt pour la dégustation. À la vue du prédateur, Zefirino a balancé le bout de pneu cramé qu'il tenait contre son cœur depuis le début de l'instruction. Bim ! Sur le crâne de la bestiole, pile poil. Surpris par le projectile, sonné par le choc, le carnassier s'est fourvoyé. Il a fui comme un dératé, sans bien mesurer la proximité du fleuve. Le bord du quai glisse. Ses griffes acérées ne suffisent pas à le retenir. Le marbre romain, c'est autrement plus dur que les troncs des platanes pour faire son intéressant et jouer les acrobates. Les autres chats se contentent d'assister au naufrage de leur congénère, sans broncher. Zefirino exulte :

« Personne touche à ma mère ! Ma mère ! Dieu ait son âme. »

Le brigadier s'est signé, un réflexe. Le stagiaire aurait bien voulu se signer lui aussi, mais son carnet et son crayon l'encombrent. Zefirino enchaîne, l'air buté :

« Sauf qu'il ne l'aura pas.

— Qui ? Qui n'aura pas quoi ?

— Dieu !

— Qu'est-ce qu'il n'aura pas ?